

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 3 JUIN 1899

SOMMAIRE

TEXTE.—Nos primes.—Chronique parisienne, par R. Brunet.—Chronique de juin, par Hermance.—A bâtons rompus, par G.-P. Labat.—Poésie : In hoc signo vinces, par C.-R. Daoust.—Les artisans Canadiens-français.—Poésie : Appel au printemps, par Marguerite des Champs.—La lampe du sanctuaire, par Cardinal Wiseman.—Portraits, par A. Piazza.—Notes historiques, par F.-J. Audet.—Poésie : La femme, par J.-H. Malo.—En voiture, par Aimée Patrie.—L'amour de Jeanne, par Laurette de Valmont.—Bibliographie.—Petite poste.—Vice-versa.—Poésie : Vois-tu, par Enéri.—Nos hommes d'affaires.—Viauville.—Courrier de la mode, par Blanche de Géry.—Théâtres.—L'art culinaire.—Diable et coq, par Vulcain.—Acrostiche, par A. Pelletier.

GRAVURES : Epousailles.—Portraits de MM. Wilfrid Larose et de J.-N. Brossard.—Vue de la nouvelle paroisse de Viauville, près Montréal.—Portraits des membres du bureau de direction des Artisans Canadiens-Français.—Rébus.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT QUATRE-VINGTIÈME TIRAGE

Le cent quatre-vingtième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de MAI), aura lieu samedi, le 3 JUIN, à deux heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

CHRONIQUE PARISIENNE

PARIS, 5 mai 1899.

Nous avons eu le Vernissage dimanche dernier. Tout Paris s'y était donné rendez-vous. La richesse des toilettes parisiennes le disputait en beauté à l'éclat brillant des toiles des maîtres.

L'immense salle des machines contenait trente mille personnes venues pour saluer le talent ou le génie d'impeccables ouvriers et d'excellents artistes — à quelques exceptions près.

Nos exposants canadiens — dont je reparlerai dans une prochaine chronique — Hébert, Suzor-Côté, Blair Bruce, Morrice, etc., sont en bonne place dans les salons d'honneur.

Aperçu : le buste de sir Wilfrid Laurier, par le sculpteur Paul Chevré.

Voici l'appréciation d'un sculpteur de grand talent, très connu au Canada et qui a été à même d'étudier parfaitement sir Laurier ; il connaît le modèle et son caractère ; et c'est pour cela aussi que nous croyons

très juste ce jugement : "Chevré a fait un effort considérable. Ce buste de Laurier est joli, mais il n'est pas beau : (1) l'artiste s'est trop amusé à faire des détails. M. Laurier pourra reconnaître ses traits, mais il n'y verra ni le reflet de son âme ni celui de son grand caractère."

Et, nous ajouterons qu'il est difficile de voir, par ce buste, le diplomate qui pense ou l'orateur qui charme et convainc.

Néanmoins les opinions sont partagées, et M. Hector Fabre est satisfait de l'œuvre de son protégé, et c'est quelque chose ; — c'est même beaucoup, puisque cela assure, d'ores et déjà, à Chevré, la protection et la clientèle de tous ceux de nos ministres qui, d'ordinaire, suivent les conseils de notre honorable commissaire-général à Paris.

* *

L'éminent académicien Anatole France publie une charmante anecdote de l'époque révolutionnaire dans la *Revue des Deux Frances*. C'est une des plus belles pages du maître que les journaux parisiens se sont empressés de reproduire. Dans le même numéro de mai, le baron Louis Girardot termine sa longue étude consacrée à Louis XVII, le fils de l'infortuné roi Louis XVI mort sur l'échafaud. On sait que l'Histoire fait mourir Louis XVII à l'âge de 10 ans, victime des brutalités de ses geôliers. Le baron Girardot, soutenu dans cette version par M. Victorien Sardou, l'académicien, prétend que le jeune Louis XVII ne mourut pas dans sa prison, mais parvint à s'échapper et à gagner la Hollande où il vécut très retiré. Le baron Girardot publie, dans la *Revue des Deux Frances*, les documents les plus curieux et les plus inédits sur cette question.

Le plus curieux c'est que Louis XVII, devenu M. Naundorff, a laissé un fils qui revendique aujourd'hui le trône de France, et que le roi de Hollande a reconnu comme le seul véritable héritier des Bourbons. La polémique est ouverte et les théâtres de Paris s'emparent déjà de cette curiosité historique pour faire le *maximum* des recettes.

Après les curieux articles qu'elle a publiés sur la découverte du Pôle Sud et qui ont le tour de la presse parisienne, la *Revue des Deux Frances* tient avec cette autre question le *record* de l'actualité.

* *

Nous venons d'apprendre la mort du peintre Murray Prendergast.

Pauvre Murray ! — il s'en est allé avant le temps des roses d'été qu'il aimait tant !

A Paris, avec nous, il y a deux ans, il était gai ; et son esprit nous amusait. Bon cœur, intelligent, plein de talent, c'était un vrai type de peintre.

Je me souviens encore de son enchantement à parler de l'Italie — de l'Italie où il était allé vivre quelques mois sur les conseils de son ami, le Dr Daniel Le Cavalier — Le Cavalier, rendons-lui cette justice, avait prédit avec précision, comme toujours, le peu de temps qui restait à vivre à notre cher ami.

En écrivant ces lignes, je regarde, ému, une *Vue de Venise*, (aquarelle) souvenir de Murray, à son retour d'Italie, avant son départ pour le Canada où il retournait ayant hâte de revoir sa famille, et espérant qu'il trouverait parmi les siens, les soins dont il ne pouvait être entouré ailleurs.

Je vois, par la pensée, Murray, arrivant à ma chambre un matin où je le croyais encore à Venise, — il nous avait écrit huit jours auparavant qu'il comptait passer l'hiver sous le ciel bleu d'Italie. Il venait d'apprendre la mort très prompte d'un ami et cela l'avait impressionné, d'autant plus qu'il ne se sentait pas bien du tout, ces jours-là. Alors, en vingt-quatre heures il avait décidé son départ pour Paris et pour le Canada.

Il avait hâte d'aller embrasser son père, sa mère et ses sœurs.

Combien de fois il lisait et relisait les lettres de son père et de sa mère ! C'était un bon fils. Il n'aimait

(1) Terme usité à Paris parmi les artistes.

pas, il adorait ses parents, dont il ne parlait qu'avec attendrissement et reconnaissance.

Murray Prendergast avait beaucoup de talent, et si sa santé eût été meilleure, il aurait laissé un œuvre magnifiquement bel.

Mais les quelques toiles qui restent, signées de lui, suffisent à lui honorer sa mémoire.

Et, nous tous qui l'avons connu, nous garderons toujours le plus excellent souvenir du cher ami trop tôt disparu.

* *

M. H.-B. Rainville, qui a passé une quinzaine à Paris, est reparti pour le Canada.



P.-S.—M. Murray Prendergast était membre de la Société Canadienne de Paris. Et, dans une réunion spéciale de membres et d'amis, des résolutions de condoléances ont été adoptées qui seront envoyées à la famille de notre très regretté camarade.

Ces résolutions ont été adoptées sur la demande de nos compatriotes : MM. J.-H. Chalifoux, A. Suzor-Côté, Ed Plamondon et R. Brunet.—R. B.

CHRONIQUE DE JUIN

Savez-vous rien de plus triste au regard que l'aspect d'une grande maison vide ? D'une grande maison sans rideaux aux fenêtres, sans minois enfantins appuyés aux carreaux, — sans figure discrète vous souriant amicalement à travers l'espace !

Pour moi, tenant étroitement aux personnes, aux lieux et aux choses, j'éprouve, près de certain nid déserté, un quelque chose d'infiniment sensible, de triste.

Il semble même que je ne veuille rien voir de meilleur ici bas que la *stabilité* chez chacun et en tout : tant est grande ma désolation à toutes ces parcelles que détachent de nos âmes les événements de chaque jour.

Mais c'est l'heure où tout oiseau ouvre grande son aile : qui pour des fillettes à la constitution faible, qui pour une parente âgée, — qui pour le plaisir de retrouver sur la plage de l'an dernier les amis d'une heure, une soif de changement de scène, — l'inconstance, mon Dieu, fait que les quartiers douilletts et soignés de la saison froide ne vont plus aux natures délicates, libres, avides des senteurs printanières. Et je sais des amies, amantes de la belle nature, qui nous ont quittées depuis plusieurs semaines déjà, le cœur léger, pour aller se griser des premières brises, des premiers baisers du soleil aux prés font leur toilette, aux bourgeois perçant l'écorce comme s'ils avaient soif de vivre, aux fleurs ouvrant craintivement leur corolle.

Toutes ces choses, en rase campagne, ont un charme qu'on ne saurait dire : je le sais, — sans pardonner guère qu'on nous oublie un peu devant des beautés qu'on ignore dans les villes.

Néanmoins, il faut se faire aux départs : tant de visages connus suivront ceux que nous regrettons déjà ! Tant de noms manqueront à l'appel aux heures des loisirs et des causeries sans fin.

Moi-même, n'ai-je pas plus d'une fois suivi ce courant qui entraîne chacun hors de chez soi pendant les mois d'été ?

Je me suis souvent demandé si ce n'est pas une mode que nous nous imposons, plutôt qu'un besoin réel que nous ressentons...

Que de gracieux et jolis "homes" nous quittons pour des chambres d'hôtel incommodes, des matelas suspects et des tables où les primeurs se font longtemps attendre !

Mais à quelque chose malheur est bon, nous passons ces semaines — d'orages, cahin-caha, le sourire aux lèvres, la joie au cœur quand même, et nous rentrons